

- **Brest mardi 26 février 2019**

« Segalen, médecin et poète pendant la Grande Guerre »

Pour masquer la toile du fond qui s'appelle douleur-du-monde, je dresse des portants, frises, et décors peints. Cela s'appellera... ce que ça voudra. Une fois le théâtre en place, on mettra une étiquette : sinologie... ou toute autre...

(À Hélène Hilpert, 29/11/1918, 1188)

Merci à la Faculté des Lettres et à l'Association Segalen de Brest

PROLOGUE

Le 1^{er} août 1914, le gouvernement français décrète la mobilisation générale. Segalen écrit à son fils Yvon : « Mon cher petit Yvon, Nous ne sommes plus dans un vrai pays chinois, mais dans un pays habité par des gens que les Chinois appellent des sauvages, et qui ne sont pas sauvages du tout. Ce sont les Lolos et les Mossos. » (1/8/1914, 509¹). Le 2 août, Segalen, Lartigue et Gilbert de Voisins, venant du Sichuan, franchissent « la frontière du Yunnan », près du Tibet et du Vietnam ; ils sont à 8500 km de la France, très loin du « monde moderne » et de l'excitation nationaliste qui enfièvre l'Europe. Le 3 août, jour de la déclaration de la guerre, le directeur du *Gaulois* écrit dans son éditorial : « C'est vers la ligne bleue des Vosges que doivent porter nos regards ». Les trois voyageurs, eux, passent un col à 3400 mètres, charmés par des nuances de bleu-vert aussi délicates que des céramiques chinoises du XII^e siècle : « Jamais je ne reverrai cette haute prairie céladon, cernée de gros arbres noirs » — « céladon pur Song », note Segalen sur ses *Feuilles de route* (OC 1 1189²).

Le 4 août, jour où les armées allemandes franchissent la frontière de la Belgique, Lartigue et Gilbert de Voisins partent effectuer des relevés topographiques le long du Fleuve Rouge, et Segalen emprunte, seul avec le gros de la caravane, un chemin par les montagnes. Il vit tout le jour en pleines futaies de pins, « hautes d'altitude et de sève », accueilli le soir par des Mossos « aux gestes doux » (à Yvonne, 5/8/1914, 515). À l'étape, il « a le loisir de mettre au clair de vieilles notes, de lire, de vivre détendu » (à Yvonne Segalen, 6/8/1914, 516). Ces « notes », chaque jour nouvelles, complètent ses *Feuilles de route*, elles serviront à composer *Équipée*.

À la croisée de deux chemins, Segalen imagine un « village antique cerné dans ses montagnes ». Il suivrait « la route antique aux vertèbres dallées », alors que les muletiers ne voient que le « large sentier de terre neuve, contemporaine » (1^{er} août, OC 1 1187). La bifurcation se fait là, justement le jour où commence la Grande Guerre moderne, le poète

¹ Segalen Victor, *Correspondance II, 1913-1919*, texte établi et annoté par Annie Joly-Segalen, Dominique Lelong et Philippe Postel, Fayard, 2004 (destinataire, date et page entre parenthèses).

² Segalen Victor, *Œuvres complètes*, tomes 1 et 2, édition établie et présentée par Henry Bouillier, Robert Laffont, 1995 (pages entre parenthèses).

choisit le chemin imaginaire qui le mène à une ville restée à l'époque des Ming³ ; l'inconnu est situé loin, dans un passé idéalisé. Il est heureux : « Tout bien » — tels sont les derniers mots de son télégramme à Yvonne du 7 août (516). Pour lui, c'est toujours la paix. Le 9 août, il atteint la « terrible boucle » du Grand Fleuve. Le 10, il effectue « la montée la plus rude qu'[il] connaisse » (OC 1 1197). Voici la dernière image de paix, une jeune fille mosso : « Réel : à qui n'a vu, durant des journées entières, que les plus beaux paysages panoramiques, un beau visage est soudain l'apparition humaine surnaturelle. Me souvenir de cette belle fille, gardienne de la boucle » (OC 1 1198). La dernière image de paix est celle d'une femme appartenant à une société matriarcale qui ignore la guerre !

La « Bataille d'Occident » (Éric Vuillard) fait rage, à Liège, et à Mulhouse que les Français ont pris le 8 août et perdu le 10. Le 11 août, parvenu au dernier col qui surplombe Lijiang, Segalen reçoit une lettre de Jean, puis un « Tibétain coureur » lui apporte un message d'Augusto : « Mon vieux. La guerre est déclarée depuis le 5 août entre la France, l'Angleterre et la Russie contre l'Allemagne et l'Autriche. Augusto⁴ ». La veille, Lartigue et Augusto avaient été informés de la déclaration de guerre par un missionnaire hollandais rencontré par hasard.

Arrivé à Haiphong le 29 août après une marche forcée, Segalen résume pour Yvonne : « J'ai reçu les nouvelles de la guerre, le 11 Août, à 8 h du matin, seul, au sommet d'un col, dans la brume » (29/8/1914, 519). La brume, comme la porte de corne ou d'ivoire, symbolise la séparation entre la vie et les rêves : « Je n'ai pu percer sans frémir ces portes d'ivoire ou de corne qui nous séparent du monde invisible⁵. » (Nerval) Énée sortit des Enfers par la porte d'ivoire⁶ ; à l'inverse le messenger qui traverse la paroi de brume semble plutôt emmener le poète vers les Enfers de la guerre moderne, vers des contrées obscures où la mort étend son empire. Segalen, artiste, affirme son « désir permanent de tendre partout à la beauté, d'en réaliser un reflet dans ses pensées, dans ses actes et surtout dans ses œuvres » (à Claudel 15/3/1915, 565). La beauté du monde, des êtres et des choses, celle des œuvres qu'il admire ou que son imagination a créées sont pour lui le seul « Réel » qui vaille.

Pendant quatre ans, de diverses manières, il fera face à la guerre en tant que médecin.

1. Médecin en temps de guerre

Cette expérience l'autorisera à « penser » la guerre. Parmi tant de destructions, il tentera de poursuivre son œuvre de création.

2. Poète en temps de guerre

Comment cet artiste qui place au-dessus de tout la Beauté peut-il supporter un monde livré à la violence, au chaos, à une laideur insoutenable ? Comment écrire, alors que la beauté a déserté le monde, la beauté des œuvres d'art, des jardins et des villes, la « beauté des choses⁷ » ? Une des plus grandes blessures qui soient, c'est la destruction de la Beauté pour un poète dont la jeunesse s'est épanouie dans le symbolisme. Comment Victor Segalen, médecin de marine de 1^{ère} classe et poète, affronte-t-il ces « temps de

³ Ce passage deviendra un chapitre d'*Équipée*, « L'avant-monde et l'Arrière-monde », *Œuvres complètes* t. 2, *op. cit.*, 1995, p. 301-305.

⁴ Archives Jean Lartigue, Philippe Rodriguez, *Jean Lartigue, Une vocation, la Marine. Une passion, la Chine. Une amitié, Victor Segalen*, Paris, Les Indes Savantes, 2012, p.194.

⁵ Nerval Gérard de, *Aurélia*, Paris, Garnier, 1966, p. 752.

⁶ Virgile, *Énéide*, vi, 698, texte présenté, traduit et annoté par Jacques Perret, Paris, Gallimard, 1991.

⁷ Titre d'une exposition consacrée aux œuvres d'August Macke (Kunsthalle im Emden, 1993).

détresse » ? En réaction à la prose du monde, Hölderlin appelait le retour des dieux grecs qui apporteraient la poésie du cœur, mais les dieux « sont remontés au ciel⁸ » laissant les « modernes » à leur déréliction : « À quoi bon des poètes en ces temps de détresse⁹ ? » Les dieux chers à Segalen sont-ils restés là-bas dans les montagnes du Yunnan ?

I MÉDECIN EN TEMPS DE GUERRE

1. À l'Hôpital de la Marine à Brest

Yvonne et Victor Segalen débarquent à Marseille le 6 octobre. Il avait demandé à être envoyé dans les « régiments de marins qui se battent dans l'est » (à ses parents 11/10/1914, 520), mais il est d'abord affecté à l'hôpital de Rochefort, puis en novembre il retourne à Brest. L'administration militaire avait besoin de médecins dans les hôpitaux pour soigner les centaines de milliers de blessés des terribles combats d'août à novembre 1914¹⁰. Selon le site officiel du Service de Santé des Armées, « l'inadaptation des services de santé aux conditions de la Grande Guerre est totale et le désastre sanitaire des premiers mois oblige le service de santé à procéder à une vaste réorganisation dès septembre 1914¹¹. » On compte 50 000 blessés pour la seule journée du 22 août 1914 ! Plus de 120 000 blessés arrivent à Dunkerque pendant la bataille de l'Yser à l'automne 1914.

Comme beaucoup d'intellectuels, Segalen n'était pas resté insensible au vaste mouvement patriotique de l'été 1914 ; il voulait participer au « grand effort national ». Aussi lui est-il pénible de se trouver enfermé dans une chambrée d'hôpital ou une salle d'opération, occupé à « recoudre les dégâts » de la guerre (à M. de Lesquen 15/1/1915, 555) : « moi, la chirurgie me condamne au lit... du malade, et ne me laisse que les restes à réparer » (à Monfreid, 26/11/1914, 532). Il ressent comme humiliant son « embaumement¹² » dans cet hôpital et cette ville qu'il cherche à quitter depuis l'adolescence. Cette déception se manifeste par un épisode dépressif, un « à-plat physique » à l'origine d'une « pityriasis versicolore » qui couvre le corps de « plaques rouges — et les idées d'un voile de gris », écrit-il à Lartigue (9/12/1914, 534). Mais il se défait du « voile gris » en accomplissant son devoir le mieux possible. Il a la satisfaction d'être utile :

De 8 à 11 h, je panse et opère. Le *Ceylan* et le *Duguay-Trouin* ont rempli jusqu'aux recoins de mes salles, et j'ai 122 blessés qu'il importe de ne pas délabrer davantage. La rancœur diminue devant un certain succès technique, et j'accepte enfin l'inévitable. Parfois au prix d'une fatigue physique lourde au regard de celle

⁸ Hölderlin Friedrich, « Pain et vin » (« *Brot und Wein* »), *Poèmes (Gedichte)*, trad. de Geneviève Bianquis, Paris, Aubier-Montaigne, 1974, p. 345.

⁹ *Ibid.*, « *Wozu Dichter in dürftiger Zeit ?* »

¹⁰ Pour la seule journée du 22 août 1914, on compte 25 000 morts et 50 000 blessés.

¹¹ Service de santé des armées Trois cents d'histoire <https://www.defense.gouv.fr/sante/le-ssa/trois-cents-ans-d-histoire>. L'organisation de l'évacuation des blessés mise en place en août 1914 est basée sur des hypothèses qui se révèlent rapidement erronées. La guerre devait être courte et pourtant elle dure, l'« offensive à outrance » devait être un succès mais elle s'avère être un échec qui ne fait que grossir le flux de blessés, on s'attendait à 80% de blessures par balles or 75% des blessés présentent des plaies dues à des éclats d'obus, plus profondes et souvent contaminées par des débris. Très tôt, les médecins sur place alertent le commandement et le service de santé militaire sur les insuffisances structurelles du dispositif de secours. En septembre, le médecin inspecteur général Delorme reconnaît devant l'Académie des sciences s'être trompé et réclame une nouvelle organisation.

¹² « C'est mon embaumement actuel qui peut avoir pour toi la valeur d'un exotisme » (à Lartigue 13/3/1915, 563)

des soirées de grande étape, et des visions anatomiques me poursuivant dans les moments de créations (*sic*) (à Lartigue, 6/1/1915 540).

Le *Ceylan* et le *Duguay-Trouin* transportaient les fusiliers-marins blessés dans les combats de Nieuport en Belgique, où Lartigue, lieutenant de vaisseau (capitaine), combattait dans des conditions très dures. Il a été blessé deux fois aux bras¹³. Segalen souffre d'être maintenu loin de l'action, enregistré dans une bureaucratie militaire étouffante : « Mon Amie, y a-t-il une Croix-Rouge spécialiste des soins à donner aux plaies blanches d'un désir guerrier insatisfait ? » (à Louise de Heredia, 20/3/1915, 562).

2. Sur le front à Nieuport

(Je reprends en partie l'article de Corentin Segalen à paraître dans les actes du colloque de Cerisy)

Son souhait sera satisfait : il arrive à Nieuport le 10 mai 1915 dans la brigade des fusiliers marins commandée par le contre-amiral Ronarc'h. Destination bien différente de celle qu'il avait envisagée avant la guerre pour le printemps 1915 : « Vers la fin mai [1915], tout sera avancé [à Paris] et la fondation de Péking, fondée » écrivait-il à Yvonne en avril 1914 (9/4/1914, 386).

« Arrivé en parfaite condition. Jean [Lartigue] fidèle au rendez-vous et en condition superbe » (écrit-il à Yvonne, 11/5/1915 585). Mais les retrouvailles entre les deux amis sont de courte durée car son arrivée à Nieuport coïncide avec une attaque allemande. S'il supportait mal la routine de l'hôpital, maintenant il doit faire face à des situations d'urgence, son rôle essentiel consiste à trier les blessés et à ordonner les premiers secours les plus appropriés.

Mes premiers jours ici ont été fort occupés. Je suis tombé sur une attaque Allemande, une riposte dure des zouaves et surtout, de nos marins, qui, du coup, leur ont pris deux fermes. Nous y avons perdu une centaine d'hommes, et, comme toujours, une énorme proportion de jeunes officiers. Pendant trois nuits, mon poste de secours a vu se succéder de 50 à 60 brancards par nuit (à Georges-Daniel de Monfreid 8/6/1915 633).

Il en donne une image héroïque à Jean Fernet, officier de marine : « Mes deux premières nuits au poste de secours ont été blanches et rouges, tragiques et belles », (à 19/5/1915 599). L'amiral Ronarc'h relate avec précision les événements :

Le 9 mai, la journée s'annonce magnifique, mais le bombardement habituel, commencé dès 5 heures, prend et garde une intensité qui présage une attaque. [...] L'attaque se produit en effet vers 13 heures, sur tout le front compris entre Nieuwendhamme et la mer, tandis que le bombardement continue avec violence sur les ponts, sur Nieuport et sur les arrières. Le calme revient à 15 heures et le front du secteur des marins n'a été entamé nulle part. Celui des zouaves a été forcé entre la

¹³ Lartigue a été blessé sur le front de Nieuport le 24 octobre 1914 et le 18 mars 1915.

route de Lilbartzydd et le Mamelon Vert, mais la situation se stabilise dans la soirée. Les marins ont perdu 63 tués et 178 blessés dans la journée. Une attaque Franco-Belge, prévue avant la tentative Allemande, a lieu le soir même à 22 heures, mais si les marins atteignent leurs objectifs, la position Wet et la ferme de l'Union, les Belges sont repoussés¹⁴.

Or, la prise de ces deux fermes, saluée par Segalen, va s'avérer particulièrement meurtrière pour les fusiliers marins :

Dès le lendemain, écrit l'amiral Ronarc'h, nos difficultés commencent. Les Allemands bombardent avec intensité nos nouvelles positions au moyen d'artillerie lourde (...). Nous restons dans cette situation pénible jusqu'à la nuit du 12 au 13 mai, au cours de laquelle les Allemands reprennent les deux positions, où il ne restait d'ailleurs plus un seul homme valide. Sous ma responsabilité, je fais évacuer les tués et les blessés et abandonner nos malheureuses conquêtes. Cette affaire nous a coûté 57 tués, 204 blessés et 22 disparus du premier régiment qui perd aussi 6 officiers (*ibid.*).

À peine arrivé, Segalen se trouve confronté à cette « tuerie ». Il doit soigner 382 blessés. Sa « cave noire » ne devait pas être très différente de celle du médecin Louis Maufrais :

En entrant, encore ébloui par le soleil, je ne vois d'abord rien que quelques bougies et deux lampes à acétylène. Peu à peu, j'arrive à distinguer des blessés couchés à terre, presque les uns sur les autres. Dans le fond, il y en a qui sont assis. L'odeur est épouvantable, l'air irrespirable. Cela sent le sang, les matières, le vomi, tout ce que l'on peut imaginer. Ce n'est que plaintes interminables. Certains geignent, d'autres crient, d'autres encore réclament à boire¹⁵.

Le 9 mai, les Alliés lancent une grande offensive en Artois à une centaine de kilomètres de Nieuport. L'Amiral Ronarc'h reçoit l'ordre d'attaquer pour empêcher les Allemands d'aller renforcer leurs lignes à Arras. Chacune de ces attaques, limitées faute d'artillerie à de simples « coups de mains¹⁶ », entraînent de nouvelles pertes. De nombreux blessés, qui ont souvent été contraints d'attendre des heures dans l'eau saumâtre et dans la boue pour être évacués, souffrent de gangrène gazeuse, obligeant le médecin à amputer en urgence.

La violence des bombardements a conduit l'amiral Ronarc'h à relever ses hommes régulièrement, selon un système bien rodé. Environ trois jours¹⁷ en première ligne, suivis de trois jours au repos, dans le camp des Dunes, où, nous dit Segalen, les obus s'enfoncent dans le sable et n'explorent pas, et trois jours ensuite dans les fermes de deuxième ligne, en cantonnement d'alerte, où, écrit-il à Yvonne inquiète : « à part l'hypothèse d'un coup de main, nous sommes aussi tranquilles qu'au camp des Dunes. On entend d'un peu plus près

¹⁴ Ronarc'h Pierre, Vice-Amiral, *Souvenirs de guerre*, Payot, 1921.

¹⁵ Maufrais Louis, *J'étais médecin dans les tranchées*, Paris, Laffont, 2008, p. 119-120.

¹⁶ Meurtrières et sans effet, l'Amiral Ronarc'h suspend ces opérations le 14 juin.

¹⁷ L'heure des relèves changent constamment, pour éviter des bombardements meurtriers.

la canonnade et c'est tout » (5/6/1915 629). Puis, c'est le retour en première ligne, dans les tranchées pour Lartigue, et dans sa cave voûtée pour Segalen. Le 23 mai, il fait part de sa joie d'être à la guerre : « Je t'aime, mon aimée, dans mes réveils enfin heureux » (610), ce qu'Yvonne lui reprochera dans ses lettres des 27 et 28 mai.

Jusqu'à la mi-juin à peu près, il rassure Yvonne et manifeste une certaine satisfaction de participer à une guerre qui a encore du sens pour lui. Il espère que l'armée s'installera bientôt à Ostende... Pour le moment il vit dans des paysages sinistres. Les combats très violents d'octobre et novembre 1914 ont vidé Nieuport de ses habitants. La zone est hautement stratégique. Si les Allemands passent, Calais, le lien névralgique entre la France et la Grande-Bretagne, serait aussitôt menacée. Les Belges ont d'ailleurs choisi d'ouvrir les écluses et les digues pour stopper les Allemands le 26 octobre 1914. La ville est donc entourée d'eau : « À droite et à gauche, une zone inondée plus ou moins vaste, où flottent des cadavres gonflés, défigurés, hideux¹⁸. » Une grande préoccupation de Segalen et des autres médecins de la brigade est de faire enterrer les cadavres par les soldats territoriaux (des soldats de réserve plutôt âgés¹⁹) et de tester l'eau afin de s'assurer que celle-ci est potable.

« À Nieuport, écrit Jean Lartigue, il n'est pas une demeure ni un réverbère qui n'ait reçu sa part de ferraille²⁰. » Dans ses lettres, Segalen appelle la ville « Nieuport-tas-de-décombres » (à Yvonne Segalen 29/5/1915 621). Lui, la plupart du temps, reste enterré dans une cave voûtée, c'est « Nieuport-cave » (ses lettres sont ainsi situées). Près de 2000 obus tombent en moyenne chaque jour sur Nieuport. En plus des obus de gros calibres, une nouvelle arme, le *Minenwerfers*, ou lance-mine, s'avère terriblement meurtrier dans les tranchées françaises.

Un *minen* est tombé à quarante mètres d'ici. Un quart d'heure plus tard, il en tombe un autre. Résultat : à deux pas de moi, il y a quatre pauvres gars tellement réduits en morceaux que les lambeaux de leurs corps s'incrustent dans la terre, quatre blessés et deux fous²¹.

Face à cette hécatombe, affirme l'enseigne Poisson, « Nos médecins sont d'un dévouement merveilleux », et de poursuivre : « Jamais je n'ai vu un blessé dont la piqûre de sérum ou le pansement n'aient été faits par un médecin. Nos infirmiers de la marine, des professionnels, les secondent intelligemment²². » Plusieurs médecins du régiment ont été tués, blessés, ou faits prisonniers en quelques mois. Il faut dire que les combats sont extrêmement violents :

À Bixchoote²³, raconte Lartigue, les Allemands avancèrent dans un nuage de gaz lourd, le corps pris dans des outres d'oxygène, la face muselée de masques en forme de groin. On a donné aux détachements d'assaut des casse-tête qui, dans les boyaux et

¹⁸ Prieur Claude, *De Dixmude à Nieuport*, Perrin, 1916, p. 207.

¹⁹ Ce ne sont évidemment pas seulement des vaches que de « bons Pères de famille » ont l'ordre d'enterrer « à raison de trois Pères par tête de vache » (à Yvonne Segalen, 4/6/1914 628).

²⁰ Lartigue Jean, *À l'École du réel*, notes (Flandres, 1914-1915), Paris, la Connaissance, 1920, p. 104.

²¹ Maufrais Louis, *J'étais médecin dans les tranchées*, *op. cit.*, p. 124.

²² Prieur Claude, *op. cit.*, p. 147.

²³ À 25 kilomètres de Nieuport.

contre les hommes hébétés par les obus, travaillent plus vite que les baïonnettes. (...) On tend des pièges à loup contre les patrouilles, on grille les éclaireurs avec des fils à haute tension, on dispose de fausses tranchées en machines infernales²⁴.

Victor Segalen s'intéresse à cette guerre moderne. Le vendredi 28 mai, il procède à « une inspection complète » des tranchées de son secteur (621) et de ses deux postes avancés, dont un four à brique dont « la voûte en est forte comme une crypte de cathédrale », écrit-il pour rassurer son épouse (16/6/1915 649). Le dimanche 30 mai, il assiste à une « messe de guerre dans les Dunes », qui lui inspire ce commentaire :

La guerre actuellement toute Biblique et si peu Chrétienne... Le Ciel ne m'a jamais paru si vide, si *pur*, que sur ces dunes, au moment même où ce prêtre le peuplait de saints, de martyrs, de personnalités connues (à Yvonne Segalen 31/5/1915 623).

Après première attaque chimique allemande le 22 avril à Ypres, l'armée française essaye de nouvelles protections. 1^{er} juin, Segalen procède à des inhalations de chlore en chambre close, pour tester les protections rudimentaires contre les gaz de combats allemands, et en respire quelques bouffées pour constater leur effet... Le 26 juin, il assiste au « bombardement sérieux de Dunkerque » et décrit les « 38 obus de 380 tombant de 10 000 mètres de haut. On n'entend aucun sifflement, et tout d'un coup une maison saute en l'air » (à Yvonne Segalen 27/6/1915 665).

Il manifeste les premières semaines une certaine fierté à se trouver en première ligne. Puisque la guerre l'habite, il préférerait en faire l'expérience directe pour s'en délivrer. Il écrit de Nieuport : « Ne pas voir vu en face l'un des points de cette guerre m'eût paru entraîner une irrémédiable impuissance non pas à penser, mais à poser sa pensée » (à Jean Fernet 19/5/1915, 600) — situer sa pensée dans le contexte politique et intellectuel. Il cherchait à retrouver les valeurs héroïques de Tête d'Or qui explore le monde « avec le feu et l'épée » :

Si vous songez que vous êtes des hommes et que
Vous vous voyez empêtrés de ces vêtements d'esclaves, oh criez
De rage et ne le supportez pas plus longtemps ! Venez ! Sortons !
Et je marcherai devant vous, tenant l'épée à mon poing, et déjà il y a du sang sur la
lame²⁵.

Sur le front de Nieuport, Segalen « compare mot à mot les deux versions de *Tête d'Or* » (à Yvonne, 19/6/1915, 656). Dans un texte préparatoire à la deuxième version de cette pièce, Claudel notait : « j'ai voulu montrer le triomphe de la volonté individuelle, sauvage, furieuse, enivrée du désir surhumain, de la toute-puissance²⁶. » *Tête d'Or* est une réaction vive à la routine, au confort bourgeois et au conformisme rationaliste²⁷.

²⁴ Lartigue Jean, *À l'École du Réel, Notes (Flandres, 1914-1915)* bonnes feuilles parues dans *La Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1918. p. 65.

²⁵ Claudel Paul, *Tête d'Or* [1889 et 1894], *L'Arbre*, Mercure de France 1901, p. 145 (volume appartenant à Segalen).

²⁶ Claudel Paul, *Théâtre*, I, la Pléiade, Paris, Gallimard [1948], 1985, p. 1248.

²⁷ Au sujet de l'engagement guerrier des vitalistes de l'Europe entière, et notamment des Français lecteurs de Bergson, voir Frédéric Worms, « À l'épreuve de la guerre et du siècle, d'une philosophie de la vie à une autre », *1913 : cent ans après*,

La position de Segalen à l'égard de la guerre a changé au cours des deux mois sur le front. Le médecin a observé jour après jour sur le corps des hommes les effets terrifiants des armes modernes : les combattants sont devenus les victimes de la mitraille, des obus et des gaz – une expérience qui l'autorise à prendre position sur la guerre. Dès la fin mai, il écrit à Jules de Gaultier qu'il « poursuit la tâche illusoire et énorme d'une "Introduction au Sottisier de la Guerre" » (27/5/15, 615). Il entend par là les tirades guerrières de Barrès et autres « rossignols des carnages²⁸ » de la presse. Il s'intéresse à un poème de Benjamin de Casseres traduit par Remy de Gourmont dans le *Mercur de France* ; ce poète américain « s'est fait le juge de Dieu et lui reproche violemment les crimes sur lesquels s'achève l'année 1914²⁹. » Segalen l'apprécie: « Oui, j'ai lu, vraiment lu et jusqu'au fond les Directives de Benjamin de Casseres. Elles sonnent avec un si beau métal dans les plâtras, les stucs et les cartons — pâtriotiques (*sic*) à un sou. » (à Jules de Gaultier, Nieuport, cave, 27/5/1915, 616). Les tirades « pâtriotiques » sont contraires au dire, ils sont de l'ordre du ressassement, non de la création de choses nouvelles: « Ce langage imposé me coupe de moi-même, de la dimension d'inconnu qui est en moi et mon pouvoir de produire du nouveau³⁰. »

La guerre n'est qu'un « phénomène » humain trop humain, loin d'exalter les énergies les plus nobles : « La guerre n'est rien de plus qu'un autre phénomène, et beaucoup moins que certains phénomènes que nous plaçons très haut » écrit-il à Jules de Gaultier (27/5/1915, 615) — comme la musique, la philosophie, la poésie. Elle n'est que « tonitruante grossièreté », assurément les plus barbares ne sont pas les Mossos...

De plus il a constaté, en juin 1915, l'échec de l'offensive d'Artois censée percer le front afin de libérer le Nord et la Belgique, les lignes allemandes sont restées stables. Tragique coût humain de cette offensive pour la brigade de Ronarc'h à Nieuport, et pour l'armée française : 102 000 pertes. Le jeune poète Louis Krémer qui y a participé y voit « une grande tuerie », un « Waterloo moderne³¹. » « Tuerie », ce le fut : « J'ai eu la bonne fortune [...] chargé ainsi des premières lignes, d'avoir toute la participation au fait de tuerie et de destruction que j'étais venu observer » (à Paul Claudel, Nieuport, 11 juin 1915, 639) D'octobre 1914 à novembre 1915, la brigade des fusiliers marins a perdu en tués, disparus et blessés : 172 officiers, 346 officiers-mariniers, et environ 6000 quartiers-maîtres et marins soit la totalité de son effectif normal.

Segalen a compris le fonctionnement de « la guerre usinière », selon l'expression de Cendrars, et a sans doute constaté comme lui la « pagaïe » — ce que Ronarc'h signale : « Manque de canons en maints endroits, pauvreté en matériel téléphonique et insuffisance des liaisons [...], inutilité des attaques faites sans une sérieuse préparation d'artillerie³². »

L'échec de l'offensive d'Artois l'amène à interroger la stratégie de l'État-Major. Ronarc'h lui même conclut ainsi son livre : « J'espère et je crois fermement que la France ne verra pas de sitôt une conflagration telle que la grande guerre, car il faudrait pour cela que l'humanité

enchantelements et désenchantelements, Marie-Paule Berranger et Colette Camelin directrices, Paris, Herman, 2014, p. 147-165.

²⁸ C'est ainsi que Romain Rolland appelait Barrès...

²⁹ Gourmont Remy de, « Épilogue », *Mercur de France*, 1^{er} mai 1915, p. 93. « Tu as créé l'homme à ton image, et tu lui as donné la guerre pour apprentissage. / Tu as créé l'homme à ton image, et tu lui a donné pour vin le sang de ses frères. » (B. de Casseres, « Pater noster », p. 95) De Casseres était un « individualiste anarchiste » américain, lecteur de Nietzsche et de Jules de Gaultier.

³⁰ Jean-François Billeter, *Esquisses*, Allia, 2018, p. 63.

³¹ Louis Krémer (1883-1918) cité par Laurence Campa, *Poètes de la Grande Guerre*, Garnier, 2010, p. 152.

³² Ronarc'h Vice-Amiral Pierre, *op. cit.*, p. 76,

fût vraiment folle³³. » Segalen se tient désormais à distance de l'excitation de ses compagnons, suspendus aux communiqués, à l'attente de la « percée » :

Je ne prophétise rien du tout ; mais devant les deux coups de bélier jusqu'alors infructueux devant Arras, je décide de ne m'occuper que des jours qui se suivent sans tabler sur un lendemain sur lequel je n'ai point de prise. Je ne prépare ni la campagne d'hiver, ni la grande issue soudaine ; mais je reporte mon attention sur ce qui ne relève que de moi. Et d'abord sur une forte vie intérieure (à Yvonne Segalen 25/6/15, 664-665).

Il souhaite à présent quitter les paysages ravagés, les arbres déchiquetés, les maisons en ruine, les cours d'eau qui débordent et l'obsédante présence de la mort. Chaque jour des corps déchirés de jeunes hommes arrivent à son ambulance³⁴ :

C'est tantôt le « coup de feu » ininterrompu nuit et jour, et le défilé de brancards, et le bruit — tantôt le plus grand calme, le bord de mer, le silence. Le silence me ramène en Chine, au désir de reprendre vite ce que nous commençons à peine : — enfin à une œuvre qui ne soit pas de destruction (à Chavannes 11/6/1915, 642).

Les destructions le hantent jusque dans son sommeil : par contraste avec les rêves de Tahiti habituellement heureux, il évoque ceux qu'il fait à son retour du front : « Depuis quelque temps, j'arrive dans les colonnes fumantes et bombardées de l'église... je fais mon chemin parmi les ruines. Même Tahiti est souillé par la guerre³⁵ ! » Au contraire, il s'agira pour le poète de construire.

1915 a été l'année la plus meurtrière : 333 700 morts et 1 600 000 blessés. Segalen en a évacué quelques centaines. Il est évacué lui-même le 5 juillet pour une « gastrite aiguë » — un ulcère à l'estomac.

3. Retour à Brest

Après un séjour d'un mois à l'hôpital de Zuydcoote et une convalescence à Rouen, il retourne à Brest en tant qu'adjoint au Directeur gouverneur sanitaire des Hôpitaux et Formations médicales de l'Hôpital de Brest. Si cette fonction le dispense du contact avec les blessures des soldats (au moins, « les papiers sont propres », à Lartigue 13/9/1915, 709), cette situation d'Assis, pénible à l'admirateur de Rimbaud, ne lui convient guère. Il écrit à Lartigue, toujours au combat à Nieuport :

Mon vieux Jean, tant d'efforts, trente-sept ans d'héroïsme, deux grands Voyages et la Prédication du Divers, vingt blessures... pour arriver à m'asseoir sur le cuir élimé du Siège quasi directorial de la Santé... (à Lartigue, 13/10/15, 709).

³³ Ronarc'h Vice-Amiral Pierre, *Souvenirs de guerre*, Paris, Payot, 1921, p. 329.

³⁴ 70% des blessés et des morts ont été frappés par l'artillerie. 32 567 morte le 25 septembre 1915 (Champagne et Artois)

³⁵ *Essai sur soi-même*, 30 décembre 1915, *OC 1* p. 89. Papeete a été bombardé par deux croiseurs allemands le 22 septembre 1914, mais ils n'ont pas pu débarquer. Segalen a pu voir sur les photographies publiées dans *Le Miroir* du 6 décembre 1914 que l'église était restée debout.

En décembre, Lartigue est nommé commandant d'un navire qui fait la chasse aux sous-marins allemands tandis que Segalen attend sur son siège une affectation *anywhere out of* Brest, mais « rien ne bouge de la liste où je suis, et mon cuir continue à tourner, comme les choses, en rond » (à Louise Gilbert de Voisins, 30/5/1916, 746).

Mais l'officier se sent à nouveau humilié d'être tenu à l'écart des combats. Il lance un peu partout des « télégrammes de permutation » — en vain. La solution vient de la sinologie : sur les conseils de Paul Chavannes, Segalen est désigné comme médecin pour une « mission militaire en Chine où l'on recrute des travailleurs pour les usines » (à J. de Gaultier, 11/12/1916, 764).

4. Mission de recrutement de travailleurs chinois

Ce voyage de plus d'un an (23 janvier 1917 - 2 mars 1918) n'a rien d'une « équipée ». Ses multiples trajets en train ou en bateau entrecoupés de longues attentes obéissent à des « feuilles de route » au sens militaire, c'est-à-dire les étapes d'une troupe indiquées par le commandement. Loin de la belle diagonale nord-est sud-ouest de la Grande Traversée (février-août 1914), des ordres successifs lui ont fait accomplir tellement d'allers et retours que ses zigzags en tous sens entre Pékin, Tianjin, Nankin, Shanghai, Saïgon, Haiphong auraient découragé les plus acharnés des démons chinois (qui ne se déplacent qu'en ligne droite).

Il examine des travailleurs volontaires pour la France, cette mission le satisfait les premiers mois : « en somme, j'accomplis un travail réglementaire, et ma conscience médico-militaire est, pour longtemps, à l'abri de tous scrupules » (à Yvonne, 20/4/1917, 820). Son ironie révèle certes son mépris envers le peuple, particulièrement non-européen, mais aussi une certaine gêne à l'égard de sa propre mission, qui n'a rien d'héroïque :

Mon «service», qui est de maquignonner des travailleurs chinois, s'accomplit avec aisance, et bon rendement – puisque j'ai acheté et essayé pas mal de chevaux, jadis, et que je suis fait à l'anatomie chinoise, du coolie au lettré (à Yvonne Segalen 20/3/1917 820)

Quelques jours plus tard, il reconnaît les qualités des « excellents mécaniciens » de Shanghai et des « laboureurs, bons garçons et pouvant faire de bonne besogne. Ils sont vêtus de neuf, lavés, trillés [*sic*] déjà. Je n'ai jamais vu foule chinoise si appétissante » (à Yvonne Segalen 9 /3/1917 811). 140 000 Chinois ont été enrôlés en France avec 400 interprètes. 37000 ont été mis au service d'entreprises françaises. 1500 sont décédés pendant la guerre. Quelques-uns sont restés en France après la guerre.

À Nankin, il consacre ses après-midi à l'archéologie. Il espère pouvoir poursuivre sa mission de recrutement dans le Yunnan, voyager ensuite en Annam pour compléter ses recherches archéologiques. Le Yunnan, quitté précipitamment en août 1914, continue de le hanter et plus sa mission se prolonge, plus le beau pays s'éloigne, il devient aussi inaccessible que le Royaume de la Reine de l'Ouest ou le « Royaume des Neiges » de *Thibet*³⁶.

³⁶ Segalen Victor, *Thibet* XLVII, *Œuvres complètes* 2, *op. cit.*, p. 633.

Il est agacé par l'indécision de ses chefs et les imbroglios dans les ministères. La mission s'enlise et il souffre d'être éloigné de l'action collective, isolé aux antipodes : « je voudrais me replonger dans la guerre pour avoir le droit physique de l'oublier, de la négliger de nouveau ; — de revivre » (à Yvonne Segalen, 22/6/1917, 910). Les nouvelles de l'année 1917 (échec de la bataille de la Somme qui a fait 1,5 millions de tués, échec de l'offensive du Chemin-des-Dames, incompétence des généraux, défaite italienne de Caporetto, armistice de Brest-Litovsk) accentuent son inquiétude.

Segalen doit attendre des « ordres » à Hanoi, puis à Saigon jusqu'à ce qu'enfin il reçoive celui d'accompagner en France un convoi de 1313 travailleurs chinois qui embarquera près de Nankin. Mais son navire a proprement « expédié par le fond le paquebot anglais *Laertes* » le 14 décembre 1917 (à Yvonne Segalen, 15/12/1917, 1031). En attendant l'envoi d'un autre bateau, il supporte jusqu'au 28 janvier une longue attente à Singapour. Selon le témoignage de Vitry, il s'y occupe consciencieusement chaque matin des ouvriers chinois.

5. Retour à l'hôpital de Brest

En mars 1918, il revient à Brest où l'hôpital doit accueillir les blessés de l'offensive allemande de 1918. La deuxième bataille de la Marne au printemps 1918 a coûté 200 000 hommes tués, blessés ou disparus (27 mai-6 août 1918). Segalen avoue à Hélène Hilpert que, pendant ses nuits de garde à l'hôpital, il s'étonne « qu'on n'entende pas croasser la chair et les os » de ces corps suppliciés ; il ne peut rester près d'eux « sans qu'il y ait dans l'air une angoisse » (à Hélène Hilpert 26/7/1918, 1102). Blessures atroces causées par l'artillerie (70%)

Segalen a trouvé dans les livres de Duhamel un écho à sa propre expérience qu'il ne pouvait exprimer en tant que médecin militaire. Il écrit à Georges Duhamel que ses livres l'ont « forcé » à « regarder » ce qu'il n'avait pas voulu « voir » : « Je veux parler de la guerre. J'ai "agi" la guerre sans me résigner jamais à en écrire une ligne composée. Je croyais et prétendais la chose impossible, néfaste. Vous m'avez donné tort en publiant ce double démenti : *Vie des Martyrs* et *Civilisation* » (27/8/1918, 1118).

Nouvelle calamité : les malades de la « grippe infectieuse³⁷ » affluent par centaines à l'hôpital. Le foyer de la maladie est en Extrême-Orient, elle a été transmise par des troupes américaines. Fin septembre, 3000 soldats américains débarquent à Brest. 1200 sont grippés et une centaine de soldats sont décédés au cours de la traversée. Il fait froid et il pleut, le camp de Pontanézen est une mare de boue. La situation sanitaire est dramatique et un rapport du 8 octobre 1918 mentionne 12 000 malades dans le camp et le décès de 250 soldats dans la journée.

L'épidémie se propage parmi les marins à Brest. Segalen organise les services, s'occupe même des cuisines, fait ouvrir de nouvelles salles, se donne entièrement à sa tâche : « cela fait six ou sept heures d'auscultation » par jour (à Hélène Hilpert 3/9/1918, 1023). Agir ainsi le satisfait : « j'ai tenté de faire ce qui se devait : même en médecine » (*ibid.*). Il dit sa compassion pour les jeunes gens de l'École des Moussettes :

³⁷ Il s'agit de la « grippe espagnole », originaire de Chine (pour le « virus père ») et d'Amérique (pour sa mutation génétique). La pandémie a fait dans le monde entre 50 millions et 100 millions de morts, plusieurs centaines de milliers en France, essentiellement des jeunes adultes.

Six de mes soixante petits bretons sont morts. Le septième m'a dit hier matin avec le pur accent touchant et navrant des gars de Lannilis « Je serai mort aussi donc, ce soir ! » Et il le fut. D'autres arrivent (à Hélène 5/9/1918, 1126).

Le médecin qui signe « les papiers de décès » est profondément touché par cette nouvelle offensive de la Mort dans les casernes, les villes, les villages — et les champs de bataille de l'été 1918. Et aussi autour de lui : après Remy de Gourmont en 1915, Debussy et Chavannes en 1918, Georges Hébert³⁸, le petit Andlauer³⁹ et bien d'autres... Sans doute, dans les premiers temps, a-t-il cherché à se protéger et à protéger son œuvre, mais à présent la guerre s'est introduite dans sa pensée.

La mort, qui consacrait le héros traditionnel, n'est plus objet d'admiration : sa grandeur s'est perdue dans la tuerie de masse. Pour Segalen la guerre industrielle est une manifestation désastreuse de la technique moderne. Il en a souffert à Nieuport et, en juin 1918, à Paris, bombardé par des canons et des avions pendant la dernière offensive allemande : « j'ai vu Paris sinon détruit au moins lézardé dans ses murailles, et le reste écaillé, ruineux, brûlé, dévasté. Je ne sais si le danger était véritable — et on ne le saura jamais — mais il a plané durant quelques jours un immense oiseau sinistre » (À Hélène Hilpert, 12/6/1918, 1091). Au prix d'immenses pertes les alliés ont arrêté de justesse cette offensive. La guerre de mouvement de l'été 1918 est très meurtrière. Les blessés ne guérissent pas le 11 novembre, pour Segalen le travail continue...

3. Poète en temps de guerre

Les premiers mois de la guerre, jusqu'à son départ sur le front, Segalen est partagé entre le désir de participer à cet événement et celui de préserver la « chambre aux porcelaines » de l'écriture, mais la chambre sera bientôt menacée par la guerre. L'esprit « occupé », Segalen a perdu une partie de sa liberté créatrice. Son service l'astreint à des horaires et des contacts, l'angoisse de la guerre, la présence obsédante de la souffrance des corps l'éloignent de ce qui lui importe vraiment : écriture, lectures, échanges avec ses amis : « Quand serons-nous libres et nous ? » (à Lartigue 6/11/1914, 542). Comment résister à la machine de mort omniprésente ? En temps de guerre, le poète est atteint comme les autres hommes, impuissant pour agir sur le cours des événements, il tente de poursuivre sa vie intellectuelle : « pauvres poètes, travaillons⁴⁰ » écrivait Cendrars en 1943.

Segalen « travaille » : il contemple la beauté s'il s'en trouve sur son chemin, il lit, il écrit.

Il mène son combat pour « la connaissance » qu'il oppose aux fausses valeurs guerrières :

Et j'enrage de voir passer le temps et que des choses croulent et que d'autres qui devraient être dites sont tuées.

³⁸ Son beau-frère, Georges Hébert, médecin aide-major de 1^{ère} classe au 61^e bataillon de Tirailleurs Sénégalais, a été tué le 31 mai 1918, à l'âge de 33 ans, à Tinquieux, « devant Reims » (dit Yvonne, 1087). Des veuves aussi l'entourent : Jeanne Raabe, sœur de Lartigue, Hélène Hilpert.

³⁹ Jacques Andlauer, aspirant, né en 1899, mort le 22 octobre 1918 dans la Marne.

⁴⁰ Cendrars Blaise, *Correspondance avec Jacques-Henry Lévesque. 1922-1959, Et maintenant veillez au grain*, Marie-Paule Berranger éd., éditions Zoé, Chêne-Bourg (Suisse), 2017, p. 211.

Et j'attends avec ferveur la reprise du temps libre, de libre pensée retrouvée... car la grandeur de quelques moments de guerre n'en a pu me faire accepter la « servitude⁴¹ ». Les hommes oublieraient-ils que la Connaissance est un autre combat, et de tous les instants, contre les puissances aveugles et taciturnes (à Jules de Gaultier, 13/3/1917, 815).

Son appétit de connaissance est immense : pendant la guerre il poursuit ses études sinologiques et archéologiques (il découvre Fenollosa, Pelliot, Toussaint, explore les rayons tibétains de la bibliothèque d'Hanoï) ; il relit ses fidèles compagnons de route (Ronsard, Montaigne, Shakespeare, Poe, Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud, *Ecce Homo* de Nietzsche, Claudel, Jules de Gaultier). Il lit *Annales* de Tacite, Ruysbroeck l'Admirable⁴², Fromentin (*Dominique*), Maeterlinck (*L'Hôte inconnu*), Wilde, Gide (*La Porte étroite*, *Les Caves du Vatican*), Proust⁴³, Colette, d'Annunzio (*La Vierge aux Rochers*, *La Ville Morte*), Georges Duhamel, la correspondance de Julie de Lespinasse, celle de Flaubert, etc. La lecture est une arme efficace dans son combat pour la Connaissance. Il y aurait beaucoup à dire sur ce que ces lectures révèlent de son cheminement intellectuel.

Mais il consacre l'essentiel de ses forces à son œuvre. Segalen est revenu de Chine avec des dossiers qu'il appelle ses « cartonnières » où sont rangés des manuscrits en cours de rédaction. Quand il est à Brest il s'efforce d'édifier le « rempart de [s]es douze manuscrits » (à Lartigue, 27/12/1914, 538) contre l'intrusion obsédante de la guerre. Il travaille à faire éclore ce qu'il appelle ses « larves », des projets amorcés dans ses dossiers et ses journaux de voyage : *Équipée*, *Orphée-Roi*, *Peintures*, *René Leys*, *Hommage à Gauguin*.

Il affirme avec force l'autonomie de la littérature par rapport à la guerre : *Équipée* achevé le 4 février 1915 « sauve » l'exaltante aventure de ses voyages en Chine. Le récit met en scène le conflit entre le Réel et l'Imaginaire, en d'autres termes entre l'expérience du corps et la création artistique. « Pour conclure... », il revient sur le processus d'écriture : « je notais, en dégustant silencieusement la musique, ironique et intime, que faisaient les deux mondes délibérément opposés » (*Équipée*, 131). On conçoit le prix d'une telle musique dégustée entre les séances à l'hôpital... De retour à Brest en août 1915, loin de la « Grande Chose », il se consacre à ses multiples chantiers. Il termine *Orphée-Roi* en pensant à la musique de Debussy qui pourrait l'accompagner. En juillet 1915, il écrit à son éditeur :

Sur le point de la seule littérature, je vous confierai que mon hiver brestois fut loin d'être inactif, j'ai mis sur pied mes *Peintures* et j'allais rouvrir mon manuscrit d'*Orphée-Roi* (dont Claude Debussy nous donnera quelque jour la musique) lorsque la guerre a bien voulu de moi (à Georges Crès 1/7/1915 673).

Au sujet de *Peintures*, il affirme que cette « œuvre profondément inactuelle » pourra « non pas distraire mais détendre l'attention de ceux qui luttent⁴⁴ ». Il précise pour Lartigue que c'est une œuvre « dont le cursus et le rythme ne peuvent que mettre de la danse et du soleil dans les jours embués et atones » (4/2/1915, 552). Il dit « nous bovarysons » quand il

⁴¹ Alfred de Vigny, *Servitude et grandeur militaire* [1835], Folio classique, 1992.

⁴² Ruysbroeck Jan van dit l'Admirable, *L'Ornement des Noces spirituelles*, traduit du flamand par Maeterlinck, Bruxelles, Paul Lacomblez, 1891 et 1908.

⁴³ « Si Bergot (*sic*), le grand littéraire de Swann-Proust, existait peut-être... » (*Essai sur soi-même*, 25/10/1916 OC 1, p. 90.)

⁴⁴ *Cahier de L'Herne Victor Segalen*, 1998, p. 65.

s'occupe de littérature ou d'archéologie avec ses amis, dans un univers esthétique le plus loin possible de la réalité en cours. En tant qu'artiste, il méprise la bassesse de la guerre elle-même : « Je ne me plains pas amèrement du temps dont j'aurais mauvais gré à découvrir la tonitruante grossièreté, et je porte tous mes efforts sur les seuls points où je puisse intervenir activement, — mon œuvre littéraire » (à Manceron, 5/4/1916, 739).

Tout au long de l'année 1916, écrit sa fille Annie Joly-Segalen, nous le voyons, agacé de n'être pas en premières lignes et travaillant au-delà des limites de ses forces comme s'il se vengeait d'une inaction guerrière qui lui est insupportable. Il publie *Peintures*, achève *Orphée-Roi*, écrit une seconde version de *René Leys*, un *Hommage à Gauguin...* Comme en 1908, année passée à l'Hôpital maritime, 1916 est une année prodigieuse d'activité littéraire

En effet, il travaille à des projets conçus en Chine, *Le Fils du Ciel* et *René Leys*, qui n'ont apparemment aucun rapport avec la guerre en cours ; on peut se demander cependant si *René Leys*, roman de l'entropie, n'en porte pas la sombre ironie. *L'Hommage à Gauguin* lui rappelle sa jeunesse libre en Polynésie et son admiration pour l'énergie créatrice de l'artiste.

Il passe l'année 1917 en Extrême-Orient, seul, soumis aux aléas de sa mission, c'est, dit-il, « l'une des années amères de [s]a vie » (à Manceron, 27/11/1917 1030). Au début de son séjour, il a pu renouer avec l'archéologie. En poète, il contemple la Beauté : « si souvent ce que je découvre et vois est vraiment beau », écrit-il à Yvonne à propos des « Lions ailés des Leang⁴⁵ » dans la région de Nankin. (20/3/1915, 823). Il cherche, décrit, dessine, photographie. Il compose son *Histoire de la Statuaire et Monumentaire chinoise* : voilà « des gestes antiques sauvés » (*ibid.*) — tandis que se poursuit la destruction en Europe.

Il rédige pendant les 14 mois de sa mission une correspondance considérable, dont je parlerai ici en mai. En dépit de ses réticences, Segalen envisage d'écrire sur la guerre : « Et me voilà de plus en plus violenté, conduit au "Rayon de Guerre" en ma bibliothèque rêvée si défendue, inaccessible à ces histoires-là » (à Yvonne 6/10/1917, 1002). À Shanghai, dans la « Solitude », il trace le plan d'un essai, *Imago Mundi*, — sa « vision propre du monde⁴⁶ » et de la guerre. Il soutient que la Guerre fait appel à des « valeurs faibles » et participe à « l'Usure de l'Exotisme » à la surface du globe. « Il n'y a pas de mystérieux dans cette guerre » à cause son caractère industriel et parce la guerre internationale lamine la diversité entre les peuples. Au lieu d'exalter la puissance de l'individu, cette guerre écrase les hommes : leurs corps vulnérables sont livrés « à un orage de projectiles destinés jusqu'alors à la destruction de forteresses⁴⁷ ».

Il reprend sa théorie de l'Exotisme. Il était parti d'une « esthétique personnelle », mais la chute des empires et la « Guerre » l'amènent à donner « une plus grande généralité » à sa théorie : « Je ne voudrais pas qu'elle fût inférieure en Catholicisme à la conception géante de Claudel » (*Essai sur l'exotisme* 21/4/1917 OC 1 774). Il s'aperçoit dans la « Solitude » de son exil en Asie « qu'elle englobe, — QU'ILS LE VEUILLENT, OU NON, — LES HOMMES, MES FRÈRES — que je le veuille ou non » (*ibid.*). Après avoir constaté la « Dégradation de l'Exotisme, sur la surface de la terre », il veut y répondre : « Là la plus petite trouée serait,

⁴⁵ Les Liang ont régné au VI^e siècle.

⁴⁶ Segalen Victor, « Imago Mundi », 21 avril 1917, Shanghai, *Essai sur l'Exotisme, OC 1, op.cit.*, p. 774-776.

⁴⁷ Duhamel Georges, *Vie des Martyrs*, [Paris, Mercure de France, 1917] *Vie des martyrs, et autres récits des temps de guerre*, Paris éditions Omnibus, 2005 p. 94.

pour l'homme, combien plus importante que la percée des lignes d'Hindenburg ! » (*ibid.*, 775)

Si « la grandeur militaire » a son prix, car le courage semble offrir une sortie du temps « comme s'il existait un passage secret entre la vie et l'éternité⁴⁸ », ce n'est qu'une « exaltation brève ». Hormis ces moments héroïques, la guerre selon Segalen est « américanisme prolongé » (à Yvonne Segalen 6/10/17 1002) — mécanique générale, industrie chimique, organisation des usines et des transports. Il rejoint les critiques de Duhamel contre la « Civilisation » industrielle. Médecin pendant la bataille de Verdun, Duhamel écrit à propos de son ambulance perfectionnée : « C'était la réplique de la Civilisation à elle-même, la correction qu'elle donnait à ses débordements destructeurs. Il ne fallait pas moins de toute cette complexité pour annuler un peu le mal immense engendré par l'âge des machines⁴⁹. » Segalen situe son essai *Imago Mundi* dans le combat contre « le règne de la Bête plus monstrueuse que l'élégante et apocalyptique Licorne » (à Hélène Hilpert, 6/10/1918, 1141).

On comprend que Segalen ait tant souffert de sentir ses forces physiques décliner alors qu'il avait un si grand projet devant lui. Il s'agira d'exalter « les exotismes intacts ou en puissance : Femme, Musique et en général tout sentiment d'art » (*Essai sur l'Exotisme*, 8/11/17, 776). Cela implique une éthique, un mode de vie, consistant à ne pas perdre « une minute du Temps vrai » (à Yvonne 24/5/1917, 885) consacré à l'étude, à la lecture, à l'écriture : « Dans nos ténèbres, il n'y a pas une place pour la Beauté. Toute la place est pour la Beauté⁵⁰. »

En dépit des circonstances, Segalen continue à créer de la « beauté ». Il ouvre de nouveaux chantiers : *Sites*, *Chine*. *La Grande Statuaire* et surtout *Thibet*, tous trois inachevés. Il travaille ces deux derniers projets à Brest en 1918, mais il abandonne *Sites*. Il ne s'agit pas de décrire les grands « sites » chinois que Segalen a parcourus et qu'avaient contemplé les lettrés de la Chine ancienne. Il s'agit de la contemplation elle-même, du moment où la vue devient « vision » : « J'éprouve un petit frisson dans la nuque, suivi de celui qui va naître au fond des yeux quand le visage des choses va paraître, quand la profondeur vient à nous... » (*Sites* OC 2 723) et cette profondeur est « amour » (716). *Sites* est un traité de contemplation poétique inspiré de Schopenhauer et de la pensée taoïste. Écrire *Sites*, c'est faire appel au « petit dieu » de cristal qui est « lumière et splendeur ironique » (*Équipée* OC 2 272) — « ce personnage ivre que je promène au milieu du modernisme » (*Sites* OC 2 716) est un allié contre la « Grande Chose » : fracas technique et discours tonitruants. *Sites* célèbre « les trois grands pouvoirs qui sont d'être, de connaître et d'aimer », on entend la force d'un tel programme énoncé en mars 1917.

Quant à *Thibet*, c'est un grand poème que je peux commenter ici. L'idée lui en est venue peut-être par la rencontre entre d'une part le fait qu'il y ait approché deux fois le Tibet sans y pénétrer et d'autre part ses conversations avec le grand tibetologue Gustave-Charles Toussaint. Au plus loin des champs de bataille et des hôpitaux militaires, Segalen imagine un « Tibet mental » : « Que la demeure de mon âme devienne cette hymne Thibétaine⁵¹. » Segalen a-t-il lu les vers du poète Song Zhiwen qui exprimaient la dérélition des humains :

⁴⁸ Jankélévitch Vladimir, *Traité des vertus t. 2 Les vertus de l'amour*, [1970] Paris Champs Flammarion, 2011, p. 56.

⁴⁹ Duhamel Georges, *Civilisation*, Paris, Mercure de France, 1918 (Prix Goncourt), p. 389.

⁵⁰ Char René, « Feuillettes d'Hypnos » § 237, *Fureur et Mystère, Œuvres complètes*, La Pléiade, Gallimard, 1983, p. 232.

⁵¹ Segalen Victor, *Thibet* LVII.

« Les immortels se sont coupés des hommes / Leurs mystères ne sont qu'impénétrables⁵² »
— aussi inaccessibles que les sommets de l'Himalaya ?

Peut-être Segalen va-t-il chercher si loin, si haut, les dieux de Hölderlin, « remontés au ciel, ces dieux qui rendaient la vie si belle » quand « un deuil trop fondé a commencé à se répandre sur terre⁵³ » ?

La Terre se roule au désarroi
Car il n'est plus aux anciens dieux soumis de redoutables dieux vivaces —
Ni parmi nous de ces Héros
Menant vie ardente au combat personnel à grande audace
Mais de millions de Numéros.
Que devient en tout ça le Divers, maître de toute joie en ce monde,
Que fait l'Autre si impérieux⁵⁴ ?

« Un deuil trop fondé » s'est répandu en Europe parmi les survivants⁵⁵. Segalen fut-il rejoint par les innombrables morts qu'il a assistés pendant la guerre, à la manière d'Hamlet méditant parmi les crânes⁵⁶ ? En 1919, l'épuisement freine l'avancée des stances du poème. Le poète, lui, aspire à des « moments » de présence. Il partage l'enthousiasme d'Hélène pour *La Recherche de la Grâce* de Duhamel. Ce sont des épiphanies. Le médecin, éreinté, sort de l'ambulance de Sapigneul sur le front, il retrouve un « contact avec l'univers » : « Je marchais un jour sur les bords de l'Aisne en proie à un tourment sans mesure [...] L'image d'un pont dans l'eau m'a soudain rendu confiance en moi-même et l'usage de la joie⁵⁷. » Est-ce un de ces « moments » que Segalen chercha en vain dans la forêt de Huelgoat, au bord de la Rivière d'Argent ?

⁵² Song Zhiwen (660-712), « Sacrifice à la mer », *Ombres de Chine*, textes traduits, et commentés par André Markowicz, Paris, Inculte, 2015, p. 84.

⁵³ Hölderlin Friedrich, « Aufwärts stiegen sie all, welche das Leben beglückt » *op. cit.*, p. 345

⁵⁴ *Thibet* LIV *op. cit.*, p. 637

⁵⁵ « Le monde des morts exerce une séduction trouble, attirant à lui le survivant » (Karine Trévisan, *op. cit.*, p. 139).

⁵⁶ Shakespeare William, *Hamlet*, acte V, Scène I.

⁵⁷ « Oui, *La Recherche de la Grâce* est une admirable prose. Ce n'est point d'hier que j'aime Duhamel » (à Hélène Hilpert 24/6/1918 1094). Duhamel Georges, *La Recherche de la Grâce*, Paris, Camille Bloch, 1918, p. 13.